

Témoignages sur le chemin des Dames

Photographie du chemin des Dames en mai 1918



Deutsche Infanterie überschreitet am 27. Mai 1918 den Chemin des Dames. Bei den Rückzugskämpfen im September 1918 behielt die 9. deutsche Armee diesen Höhenrücken bis zur endgültigen Räumung am 11. Oktober.

● Un témoin raconte le 16 avril 1917 : Paul Clerfeuille

« Ce matin, 16 avril 1917, date qui restera historique dans l'histoire (nous sommes prêts depuis la veille), après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, les ordres, les contre-ordres, puis enfin dernier ordre, attaque à 5 heures. (...) A 2 h 30, nous devons atteindre à l'est des tranchées, en haut de Craonnelle. Nous y arrivons, après mille détours et contours dans les boyaux, vers 4 h, et nous attendons. Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous.

Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273^e, faisons partie de la deuxième vague d'assaut. Le pays est très cotoyeux, il faut grimper dans les coteaux et descendre des vallées abruptes et profondes. Nous avons des vivres pour six jours, nous n'avons emporté que le nécessaire. Linge, couvertures, nous en avons fait des petits colis qui sont restés à l'arrière, gardés par des soldats désignés et qui ont leur père, frère, tué aux armées. Les vivres que nous emportons constituent six jours, boîtes de boeuf, porc, sardines, chocolat, pain, biscuit, pâté, café, sucre, haricots et farine, pommes de terre en fécule, etc. Egalement de l'alcool à brûler solidifié qui ressemble à de la crème, pour faire chauffer nos aliments. Egalement du pinard, le café, la goutte mêlée d'éther. Moi, je porte mes vivres, un bidon de goutte, un bidon de café que j'ai préféré au vin, quatre grenades citron, un pistolet automatique, trois chargeurs, une poignée de balles, un couteau poignard dans une gaine pendue à la gauche de mon équipement et, enfin, mon fusil Lebel et ses cartouches, les deux masques à gaz et sans oublier mon casque. Avant de partir, nous avons fait une petite bombe ; comme nous ne savons pas si nous en reviendrons, il fallait en profiter ; une courte lettre à sa famille, presque un adieu, et en route !

A présent, voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heure. Nos camarades de la première vague ramènent 30 prisonniers, puis c'est à nous de partir, car le

signal est donné à notre régiment. C'est le premier bataillon qui part le premier, puis le nôtre. Hélas, nous sautons sur les parapets et arrivons sur la petite route de Oulches à Craonnelle où aucune circulation n'a lieu depuis quatre ans, puis nous sautons dans les champs ; les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes.

A gauche, une mitrailleuse en batterie dans le coteau, les deux mitrailleurs sont tués ; çà et là épars, des morts et des mourants. Nous passons près du capitaine Renard, tué il y a 10 minutes. (...) En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. C'est notre point d'arrêt dans le plan ; y parvenir n'est pas chose facile. La température s'en mêle, le ciel s'assombrit et la neige tombe en gros flocons comme en décembre. Enfin, après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route. (...) Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions déjà avoir passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : " ça ne va pas ! " C'était vrai. (...)

Le temps passe, il y a quelques blessés et tués parmi nous. En haut, la première vague est blottie dans les premières tranchées ennemies et tout est ralenti, le plan d'attaque du général Nivelles est raté. La crête qui est devant nous nous abrite beaucoup ; maintenant, chacun est dans son trou. Il est midi, les Allemands répondent terriblement à notre artillerie qui pourtant n'est pas en reste. (...)

Enfin, la nuit arrive avec ses heures d'angoisse ; il arrive aussi un ordre de monter en haut du plateau de Craonne pour prendre position. Nous partons vers 8 heures du soir par une nuit obscure ; l'ennemi ralentit son bombardement ; nous marchons en tous sens pendant 4 heures dures et pénibles, nous gravissons des ravins, redescendons, heurtons à chaque pas des morts. Il y a bien quelques Allemands, mais très peu. Tous les soldats français que nous rencontrons en ce moment sont du 127^e et du 327^e RI. Derrière nous, nous avons laissé des morts du 33^e, du 73^e et du 273^e.

Enfin, vers minuit, nous arrivons à l'endroit qui nous est désigné et que nous cherchons dans le chaos, les trous d'obus, les morts, les ténèbres, les engins de mort, la faim, la soif, l'inquiétude et la fièvre.

Nous remplaçons un bataillon qui n'a presque plus personne, mon escouade va remplacer une escouade de grenadiers qui tous furent tués par un obus allemand. Ils étaient blottis dans l'entrée d'un gourbi allemand. L'obus tomba malheureusement dans le groupe. Pas un seul n'échappa à la mort. Quelques-uns agonisèrent lamentablement, sans que, dans cet enfer, il fût possible de les secourir. Quelques-uns, avant de rendre le dernier soupir, eurent la force de se traîner 5 à 6 mètres. Ils sont tous là, pêle-mêle, je garde le souvenir de l'un d'eux, mort, tombé sur le dos, le bras gauche en l'air comme s'il faisait voir les cieux ; il a au poignet une montre, bracelet. Quelle lugubre vision ! (...) Le temps passe, bientôt le jour pointe. Nous en profitons pour aller à la première section chercher une caisse de grenades. Pour traverser en face de la mitrailleuse, nous marchons à 4 pattes et même nous rampons. Nous arrivons à 80 mètres environ. Quel spectacle ! des tas de morts du 127^e, 73^e et 273^e. Nous en sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. Quelques Sénégalais, morts eux aussi, plus à gauche. Le jour arrive, mardi 17 avril, nous sommes gelés et une eau glaciale a succédé à la neige. (...)

(18 avril) C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre. »

● Des survivants racontent :

« Le 19 mai : au loin, les ruines de Craonne ! J'y vais: gratuitement, par curiosité. Dans les ravins, ordinairement très battus, il ne tombe rien. J'erre dans les tranchées écrasées, où Sénégalais et Boches en putréfaction gisent abandonnés. (...) En revenant vers Craonnelle, toujours le même spectacle: terre éboulée, chiffons, débris, cadavres du 16 avril. »

Jean-Pierre Biscay, Témoignage sur la guerre 1914-1918 par un chef de section

« Je repense aux blessés du Chemin des Dames. Je revois toujours leur visages terreux, apeurés, luisant de sueur, inondés de larmes. Je n'oublie pas leurs suppliques. Je sens encore leurs mains m'agripper à ma blouse souillée : – Camarade ! moi ! moi !... »

Henry Meyer, infirmier, cité par R. Boutefeu, Les camarades

● Le témoignage des écrivains :

Blaise Cendrars

« Comme le chantaient les hommes en descendant du Chemin des Dames : Jean de Nivelles (sic) nous a nivelés

Blaise Cendrars :

Blaise Cendrars (1887-1961), de son vrai nom Frédéric Sausser, est un poète né en Suisse. Sa vie est faite de voyages et d'aventures. A partir de 1912, il s'installe à Paris et côtoie Fernand Léger, Guillaume Apollinaire ou Max Jacob.

Le 3 août, Cendrars décide de s'engager volontaire dans la Légion étrangère. En septembre 1915, un obus lui arrache le bras : il est amputé de la main droite. Il est alors démobilisé et retourne à Paris.

Et Joffre nous a offerts à la guerre !
Et Foch nous a fauchés...
Et Pétain nous a pétris...
Et Marchand ne nous a pas marchandés...
Et Mangin nous a mangés ! »

Blaise Cendrars, La Main coupée, 1940

Roland Dorgelès

« Cinquante mois on se l'est disputé, on s'y est égorgé et le monde anxieux attendait de savoir si le petit sentier était enfin franchi. Ce n'était que cela, ce chemin légendaire : on le passe d'une enjambée... Si l'on y creusait, de la Malmaison à Craonne, une fosse commune, il la faudrait deux fois plus large pour contenir tous les morts qu'il a coûtés. Ils sont là, trois cents mille, Allemands et Français, leurs bataillons mêlés dans une suprême étreinte qu'on ne dénouera plus, trois cent mille sur qui des mamans s'étaient penchés quand ils étaient petits, trois cent mille dont de jeunes mains caressèrent le visage.

Trois cent mille morts, cela fait combien de larmes ? »

Roland Dorgelès, Le réveil des morts, 1923

Roland Dorgelès

Roland Dorgelès (1885-1973) est un journaliste et écrivain français. Il est engagé volontaire en 1914, il est nommé caporal et obtient la croix de guerre. De cette expérience, il en tire un roman qui le rend célèbre : *Les Croix de bois* en 1919.

Louis Aragon

« Créneaux de la mémoire ici nous accoudâmes
Nos désirs de vingt ans au ciel en porte à faux
Ce n'était pas l'amour mais le Chemin des Dames
Voyageur souviens-toi du Moulin de Laffaux »

Louis Aragon, « Plus belle que les larmes », Les yeux d'Elsa

Louis Aragon

Louis Aragon (1897-1982) est un poète et un romancier français. Il commence ses études de médecine en 1915. Il est incorporé en 1917 et part pour le front où il rencontre André Breton. A trois reprises, il se trouve enseveli sous les bombes mais sort indemne du conflit. Après guerre, Aragon devient un écrivain majeur du surréalisme auprès d'André Breton avant d'être reconnu comme un très grand romancier.

Guillaume Apollinaire

Cependant je les regarde comme une beauté qui s'offre
et s'évanouit aussitôt
Il me semble assister à un grand festin éclairé a giorno
C'est un banquet que s'offre la terre
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles
La terre a faim et voici son destin de Balthasar
cannibale

Qui aurait dit qu'on pût être à ce point anthropophage
Et qu'il fallût tant de feu pour rôtir le corps humain
C'est pourquoi l'air a un petit goût empyreumatique
qui n'est ma foi pas désagréable
Mais le festin serait plus beau encore si le ciel y mangeait
avec la terre

Il n'avale que les âmes
Ce qui est une façon de ne pas se nourrir
Et se contente de jongler avec des feux versicolores

Guillaume Apollinaire, « Merveille de la guerre », Calligrammes, 1918

Guillaume Apollinaire

Guillaume Apollinaire (1880-1918), fils d'un officier italien et d'une noble polonaise, est un poète français. A partir de 1908, il s'installe à Paris et se lie d'amitié avec Picasso ou Derain. En 1914, il s'engage dans l'armée afin de servir sa nouvelle patrie, de devenir « un vrai Français ». Pendant la guerre, il continue à écrire, les combats étant une source d'inspiration. Le 17 mars 1916, au bois de Buttes sur le chemin des Dames, un éclat d'obus traverse son casque et l'atteint à la tempe. Après avoir été trépané, il reprend l'écriture de ses poèmes.

Pierre Teilhard de Chardin

Je suis monté, au crépuscule, sur la colline d'où l'on découvre le secteur que nous venons de quitter, et où nous remonterons sans doute bientôt. Devant moi, au-delà des prairies voilées de brume naissante, où les coudes de l'Aisne font des taches laiteuses, la crête dénudée du Chemin des Dames se détache, nette comme une lame, sur le couchant doré, moucheté de *Drachen*¹. De loin en loin, une torpille fait

Pierre Teilhard de Chardin

Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) est un prêtre jésuite et philosophe français. Il est engagé en 1914 comme caporal brancardier dans un régiment de zouave mixte (régiment composé de troupes algériennes et françaises). Il participe à la plupart des combats du Chemin des Dames.

jaillir un tourbillon de fumée silencieuse. [...]

Ce soir, plus que jamais, dans ce cadre merveilleusement calme et excitant où, à l'abri des violentes émotions et de la tension excessive des tranchées, je sens se raviver, dans leur milieu natif, les impressions déposées en moi par trois années de guerre, le front m'ensorcelle. Et j'interroge ardemment la ligne sacrée des levées de terre et des éclatements - la ligne des ballons qui se couchent à regret, l'un après l'autre, comme des astres biscornus et éteints —, la ligne des fusées qui commencent à monter. Quelles sont donc, enfin, les propriétés de cette ligne fascinante et mortelle ? Par quelle secrète vertu tient-elle à mon être le plus vivant, pour l'attirer ainsi à elle, invinciblement ? [...]

L'expérience inoubliable du front, à mon avis, c'est celle d'une immense liberté.

P. Teilhard de Chardin, *Aux armées avec les tirailleurs*, 1917

¹ mot allemand signifiant dragon, cerf-volant. C'est ainsi que sont appelés les dirigeables de forme allongée. Les Français les appellent aussi « saucisse ».

● La chanson de Craonne

Ce texte anonyme vient de la transformation progressive par des soldats d'une valse à succès de 1911, Bonsoir m'amour (Charles Sablon) en chanson antimilitariste. Apprise par coeur, transmise oralement, elle connaît de nombreuses versions avant d'être imprimée sous cette forme en 1919 par le militant communiste Paul Vaillant-Couturier. Elle connaît aujourd'hui une nouvelle notoriété (elle est chantée dans le film Un long dimanche de fiançailles).

Quand au bout d'huit jours le r'pos terminé
On va reprendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile
Mais c'est bien fini, on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots¹
Même sans tambours, même sans trompettes
On s'en va là-haut en baissant la tête

Refrain

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme
C'est à Craonne sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous des condamnés
Nous sommes les sacrifiés

Huit jours de tranchée, huit jours de souffrance
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve
Soudain dans la nuit et le silence
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer

Doucement dans l'ombre sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes

Refrain

C'est malheureux d'voir sur les grands boulevards
Tous ces gros qui font la foire
Si pour eux la vie est rose
Pour nous c'est pas la même chose
Au lieu d'se cacher tous ces embusqués
Feraient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendre leur bien, car nous n'avons rien
Nous autres les pauv' purotins²
Tous les camarades sont enterrés là
Pour défendre les biens de ces messieurs là

Refrain

Ceux qu'ont le pognon, ceux-là reviendront
Car c'est pour eux qu'on crève
Mais c'est bien fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève
Ce s'ra vot' tour messieurs les gros
D'monter sur le plateau
Et si vous voulez faire la guerre
Payez-la de votre peau

¹ désigne, en argot militaire, les civils

² en argot, miséreux

● La réhabilitation officielle de fusillés de 1917

« Lieu sacré, Craonne fut au printemps 1917 le coeur ensanglanté de la Première guerre mondiale. (...) Certains de ces soldats, épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissant dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond, refusèrent d'être des sacrifiés. Que ces soldats, « fusillés pour l'exemple », au nom d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats, réintègrent aujourd'hui, pleinement, notre mémoire collective nationale. (...) Gardons constamment présent à l'esprit, pour respecter le sang versé, pour saluer le labeur des survivants, le message de paix qu'ils nous laissent. »

Lionel Jospin, premier ministre, discours prononcé à Craonne le 5 novembre 1998.